

## Chapitre 7 : Tapay

Mardi 15 novembre...en soirée

Tapay ressemble beaucoup à Cabanacondé, en plus petit. Pas d'église et encore moins de Plaza de Armas. Une place centrale, certes, mais pas aussi vaste. Peut-être est-ce plus propre aussi. Mais tout est relatif. Des semblants de rues quadrillent incomplètement un échiquier de masures couvertes de tôles ondulées. Les rues sont défoncées et quelques ornières retiennent les eaux usées du caniveau. Les enclos succèdent aux maisons. L'effet de délabrement est amplifié par la nature même du matériau, l'adobe, cette brique de terre et de paille peu cuite, qui s'effrite en produisant encore un peu plus de poussière à rajouter à l'ambiance naturelle. Déjà, l'altiplano, balayé par les vents en amène plus que son lot. La boue, en séchant, complète gaillardement. Les animaux, en martelant le sol de leurs sabots, apportent leur contribution. J'en tousserais presque, rien que d'y penser ! Arturo nous emmène devant une maison plus grande, dotée d'un enclos où il lâche Burito. Nous récupérons notre sac avant de pénétrer dans une salle vaste, poussiéreuse (*mais c'est la mode*) et obscure. Le manque de clarté est amplifié par la position déclinante du soleil. Il fera bientôt nuit. Je commence à envisager la demeure comme notre prochain 'home sweet home' avec l'étrange sensation que, soudainement, mon anglais me trahit !

Arturo nous présente, dans sa verve accoutumée, celui qui semble correspondre au maître des lieux

- 'Antonio'

C'est un personnage d'une cinquantaine d'année, de bonne stature. Son visage buriné et sa peau tannée rajoutent à cette sensation de puissance qui frappe dès qu'on l'aperçoit. Il est assis sur un banc, à la grande table centrale, et avec l'éloquence des gens de sa race il nous invite du geste à prendre place.

Les questions brûlent mes lèvres. Mais dans le pays d'où je viens, on nous apprend très vite à tenir notre langue, à regarder et à jauger avant de parler.

Mimi, collée à côté de moi, me bombarde de questions à voix basse.

- 'Mais qui c'est ? Où sont les autres ? On va dormir là ? Quand est-ce qu'on repart ? Tu crois qu'il y a une douche ? J'ai faim ; Ils vont encore nous faire manger de leurs bestiaux ?'

J'aurais très envie de lui expliquer le fonctionnement de ce genre 'd'évaluation' mais ce n'est ni l'endroit ni l'heure. Antonio, impassible, nous regarde. Je sais qu'il attend que nous nous exprimions. Étonnamment, le fait d'avoir une femme qui visiblement dépend de moi, –puisque son attitude démontre la dépendance par la proximité exagérée et les questions posées à mi-voix – ajoute à mon personnage. Je sais, chères lectrices, ça vous fait grincer des dents, mais nous ne sommes pas dans un salon. Ou plutôt si, salon salle à manger, réfectoire et peut-être chambre à coucher. Le comportement d'Antonio dépend de ma façon d'être. Les attitudes des cinq premières minutes... On n'a pas deux fois l'occasion de faire une bonne première impression. Et dire qu'il y a des couillons qui croient qu'on a inventé ça dans les écoles de commerce ! Si je me tiens, que j'agis sans intérêt affiché, un peu blasé, un peu sur mon quant à moi, j'aurai l'avantage du premier mouvement. Il me doit quelque chose. Je suis le visiteur. Je suis le client, ou le client du client. L'acheteur ? Il ne sait pas encore exactement quoi. Moi non plus d'ailleurs, mais il l'ignore. Et je suis sûr que lui aussi brûle de savoir à qui il s'adresse. Mais si je déballe tout, à la va vite, comme un Gringo, il s'adressera à moi comme à un touriste. Il essaiera de m'emplâtrer me faisant gober des inepties qu'il pourra ensuite raconter à ses amis et à ses petits enfants, à la veillée. (*en dehors des heures d'électricité propices à la diffusion télévisée !*)

L'atmosphère est digne d'un western spaghetti. Il manque le tic tac de l'horloge et quelques mouches.

- 'Le Señor Lopez a demandé que vous l'attendiez ici', finit-il par dire dans une voix beaucoup plus proche de celle du petit Poucet que de celle de l'ogre.

Et le personnage s'effondre !

Même Mimi arrête de poser des questions, interpellée par une voix aussi inadaptée. En guise de réponse, je me contente d'opiner. Je ne possède pas l'organe de Barry White non plus, bien que depuis mon adolescence plus personne ne m'ait plus appelé Mademoiselle. Mais je n'ai pas dévoilé mes cartes. Étonnamment, c'est Arturo qui prend la parole et pose la question que nous attendions tous :

- 'Quand doivent-ils rentrer ?'

Et là je suis heureux de ne pas avoir posé la question moi-même :

- 'Oh, dans cinq minutes, le Señor Lopez est allé aux toilettes au fond du jardin ! Mais il est seul. Ton père et sa cliente rentreront peut-être cette nuit'.

Bien que rassuré sur les mœurs du Señor Lopez, je n'en suis pas moins dubitatif quant à l'absence de Pablo et de Martine Lherbier. Quelques minutes après un petit homme adipeux (*et cela, pour une fois, n'a rien à voir avec le silence*) entre dans la salle. Ses cheveux rares et vaguement crépus dessinent une demie couronne sur l'arrière de son crâne. Son visage bistre (*pour ne pas dire Kraft*) arbore fièrement une fine moustache noire un peu mitée de poils gris. Il doit avoir une bonne quarantaine d'années mais comme on avait quarante ans au siècle dernier, c'est à dire pas en forme ! Il est dégoulinant, suintant, moite et il me tend la main en me disant :

- 'Señor Valentin de l'agence Atlantimed ?'

Et là une angoisse sourde m'étreint, il va falloir serrer la main à ce tas de saindoux qui en plus revient des chiottes ! Je cherche désespérément une échappatoire mais la main s'avance vers moi et passés quelques dixièmes de seconde, cela va se voir. Je ne suis pas anglo-saxon et lui non plus. Je ne peux donc pas me contenter d'un signe de tête ou d'un 'Hi' sonore. Résigné, dégoûté, je saisis la main tendue. Le contact est pire encore que je l'imaginai. Il manquait un paramètre d'importance : la température. Les doigts boudinés et graisseux sont en sueur, ce qui les rend visqueux et frais à prime abord puis immédiatement s'insinue la sensation de chaleur malsaine. J'essaie de vaincre l'adversité par un demi-sourire.

- 'Señor Lopez de l'agence Aerotur ?' lui répons-je tout aussi finement.

Ce genre de présentation m'amuse toujours. Je ne peux m'empêcher de penser à une rencontre de chiens. 'Salut, moi c'est Médor' 'Ah, salut moi c'est Kiki ! On se sent le trouduc ?'

Sincèrement seule l'image m'amuse. Particulièrement dans le cas précis, la perspective me plongerait dans un état de choc profond.

- 'Vous pouvez m'appeler Juan. Désolé de n'avoir pu vous accueillir à Arequipa mais votre cliente...c'est quelqu'un ; elle n'a pas voulu attendre. Apparemment elle avait son programme. Le vendredi soir déjà, après le transfert de l'aéroport, je lui avais donné rendez-vous à l'Hostal del Puente pour aller dîner. Je comptais lui montrer la 'Casa de mi Abuela' et 'El Condor Misti' qui sont deux de nos meilleurs restaurants folkloriques. Quand je suis arrivé à la réception elle était déjà partie ; elle m'avait posé un lapin dans un chou blanc, comme vous diriez en France'.

- 'Mais asseyons-nous, Juan, vous pourrez nous raconter tout cela plus à l'aise', dis-je constatant le débit redoutable de mon interlocuteur. En fait, j'en ai plein les pattes de la rando de la journée et la position assise me convient bien mieux ; mais vous commencez à connaître ma fourberie.

- 'Je vous présente Myriam, notre assistante communication', dis-je pour taquiner Mimi, en remontant mon gilet pare-balles !

- 'Enchanté, Mademoiselle, vous êtes une ravissante personne. Nul doute que vous ayez du succès dans la communication. Vous donnez très envie de communiquer' s'empressa d'ajouter le libidineux Juan Lopez, un sourire vicelard venant déformer les lobes de ses oreilles.

- 'Ouais !' est à peu près la réponse que lui fait Mimi.

- 'Mais racontez-moi pourquoi vous avez atterri dans le canyon de Colca' lui dis-je une fois installé plus confortablement.

- 'Je vais tout vous raconter, mais auparavant, laissez-moi vous faire les honneurs de notre boisson nationale : 'Antonio, tu veux bien ? Une bouteille de Pisco et des verres'.

Le Pisco est une boisson alcoolique assez forte que l'on pourrait rapprocher (*en les faisant fuir*) du marc ou du cognac. Elle est élaborée sur le modèle des eaux de vie par distillation de moût de raisin produit dans les environs de Pisco, c'est à dire dans la principale -et unique- zone de production viticole du Pérou, la région d'Ica. On le boit sec ou à la façon du 'ti punch ou de la Cahipirinha, avec de la glace pilée et de la menthe, ou du citron. Ici, et pour plusieurs raisons liées au manque de glace et au risque d'attraper la turista avec, nous ferons 'sec'.

Les verres, opaques de crasse, arrivent sur la table. La bonne nouvelle c'est que l'alcool tue les germes. La mauvaise c'est que les germes situés sur le bord extérieur du verre, là où on pose les lèvres, ne sont pas tués par l'alcool. Donc ils attaquent et décoorent votre sourire d'un magnifique 'bouton de fièvre' dans le meilleur des cas, qui peut se transformer en herpès, si vous n'avez pas de chance. Je m'épanche charitablement auprès de Mimi sur ces considérations lui indiquant que par politesse elle ne peut pas refuser de boire avec nos hôtes.

- 'La seule solution : 'cul sec' ! Tu envoies le liquide derrière la cravate sans le poser sur les lèvres.'

Il est bien évident qu'il s'agit-là d'une manœuvre de 'prise en main'.

- 'Maintenant tu peux très bien décliner l'invitation prétextant ton état de faible femme'.

Elle fonce, tête baissée, dans le piège car elle tient à prouver que les femmes sont aussi fortes, résistantes, intelligentes etc... toutes ces évidences que les hommes savent déjà depuis longtemps en feignant de les ignorer. Vous vous souvenez : *'ne jamais oublier la règle n°1 de la prise en main : Celui qui se départit de son calme et de son humour a perdu'*.

Et elle a perdu les siens ! Pour prouver qu'elle est aussi forte que les autres, elle s'envoie Pisco sur Pisco directement dans le gosier, la tête de plus en plus rejetée en arrière, à deux doigts de jeter son verre par dessus son épaule et de danser le kazakhtchock. Je tente une action charitable, posant gentiment ma main sur son bras, je lui explique que l'inventeur du Pisco et de la casquette à boulons sont une seule et même personne. La tentative est vaine. Je suis jugé perfide, vendu à la cause des machos qui veulent prouver l'infériori-hips-té de la femme, même que. Un peu dépité, j'encourage alors Juan Lopez à nous raconter la suite de son histoire.

- 'Mais je ne sais pas où elle a pu aller ! Lorsque je suis retourné à l'Hostal del Puente, la réceptionniste m'a dit que Madame Lherbier était partie la veille avec deux hommes dans un gros 4X4, peu de temps après que je suis passé. J'ai pensé à des agences concurrentes mais après avoir fait le tour de mes confrères, personne n'en avait entendu parlé. C'est elle qui m'a appelé d'un téléphone portable. Elle était à l'hôtel Valle del Condor. Elle m'a demandé de la rejoindre à Cabanaconde, avec un 4X4 pick up. Pourquoi un pick up, allez savoir ? J'ai alors demandé à parler à Pablo, qui est un ami. Il m'a confirmé que Madame Lherbier était arrivée dans la nuit en compagnie de deux hommes. Tôt le matin ils ont sollicité Pablo pour monter une excursion au Nevado Achado. Les deux hommes sont ensuite repartis. Vous vous rendez compte, plus de 6000m d'altitude. Les seuls guides capables de monter une randonnée de ce genre sont Pablo et ses fils. Mais je ne comprends pas comment Pablo a pu se laisser embarquer dans cette histoire. Le Nevado Achado est une zone interdite d'accès. C'est une réserve nationale naturelle et archéologique extrêmement contrôlée. Vous avez peut être entendu parler de la Petite Fille des Andes ? Cette fillette que les Incas, au 16<sup>ème</sup> siècle, avait sacrifiée au Dieu du volcan Ampato et dont la sépulture a été retrouvée par une mission archéologique américano-péruvienne. Ca c'était au Nevado Ampato en 1995. Pablo en était. Cette opération est de loin la plus connue, mais depuis les années 50 nous avons découvert des dizaines de sépultures de la sorte dans toute la région. Le Nevado Achado est l'un des endroits d'investigation actuels. Mais l'administration n'y a plus rien fait depuis des mois, faute de crédits. Et votre cliente est montée là-haut, avec Pablo et son fils Felipe, plus un mulet. Deux jours d'ascension au départ de Tapay, et presque autant pour redescendre. Je vous le dis, on risque d'être là pour un moment. Vous êtes en repérage pour un club d'alpinistes forcenés ou c'est juste une coutume française d'ignorer les correspondants locaux pour aller faire de la montagne ?'
- 'Juan', dis-je en réprimant un sourire, 'je suis le premier étonné que notre cliente soit aussi zélée. A son âge, remuer ciel et terre à l'autre bout du monde, au point d'arriver à faire crapahuter le grand Señor Lopez, d'Aerotur, jusqu'à Tapay, chapeau !'
- 'Mais de quel âge voulez-vous parler ? La Martine Lherbier que j'ai raccompagnée de l'aéroport ne doit avoir guère plus de 30 ans !'

Je n'y comprends plus rien. D'après la description faite par les gens de l'agence, Madame Lherbier, maîtresse femme, m'avait plutôt fait penser à une *'Vieille bique acariâtre et casse bonbon qui a du traîner dans tous les hôtels clubs haut de gamme pour citadins névrosés de la planète'*, vous vous souvenez ? Je suis déboussolé. Qui est donc cette femme ? Est-ce véritablement Martine Lherbier ? Et même pas de téléphone pour vérifier auprès de Gabrielle.

Toutes ces émotions ont eu raison de Mimi. La voilà avachie sur mon épaule, la tête légèrement en arrière, laissant échapper ce que je répugne à appeler un ronflement aviné, et pourtant !

La nuit est tombée, et ce que je craignais arriva. Nous sommes bel et bien dans la salle commune et unique de la maison. Je ne suis pas un adepte inconditionnel du confort ; je sais m'en passer quand les conditions l'imposent. Au demeurant, les lits pliants qu'on nous a fournis ne sont pas si mauvais. Ce qui m'affecte plus ce sont les odeurs (*tiens, il y avait longtemps !*). Imaginez une friterie belge qui remplacerait l'huile par du beurre rance et les frites par des beignets de maïs fermentés, tout en gardant la même intensité de parfum... Et dormir là dedans !

Les ablutions ont été rapides. Pas d'eau courante, ça veut dire faire toute sa toilette avec une bassine d'eau. On commence par en haut... et on finit par en bas, à l'africaine ! Un peu d'eau minérale pour se brosser les dents et hop, au lit ! Là, un autre petit cauchemar nous attend. Outre l'odeur de la literie – un délicat mélange de moisi et de purin -, nous sommes dotés d'une couverture en poils de Tampon Jex. Pas de drap, la bonne couverture qui pique...Ma polaire remonte jusqu'au menton. Je suis donc épargné. Mais à côté Mimi geint. Elle peste, fulmine, râle. Elle a froid, elle a mal à la tête, ça pue, ça gratte, et toi bien sûr tu n'y peux rien ? Non, Mimi, pas ce soir ; je n'ai pourtant pas la migraine mais à deux dans un lit de camp, ça ne marchera pas. J'ai la même couverture, je ne peux donc rien échanger de plus doux, que des paroles reconfortantes qui semblent avoir autant de vertus qu'un emplâtre sur une jambe de bois.

Au fond de la salle, côté réchaud, les locaux se parlent en local. Un mélange d'espagnol et de ce que les occidentaux appellent 'l'indien' en l'occurrence probablement du Quechua. Typiquement, quand les Indiens parlent avec des 'mestizos' (*métisses, dans le cas présent Juan Lopez*), ils agrémentent leur Quechua de quelques mots d'espagnol pour être compris de tous les interlocuteurs. On retrouve également des mots d'espagnol, voire d'anglais, pour définir des objets modernes, technologiques.

C'est une constante chez les peuples ayant subi une colonisation et qui reparlent aujourd'hui une langue originale ancienne qui n'a pas incorporé les nouveautés puisque déjà définies dans une langue usuelle. Seuls certains pays, fiers de leurs racines et traditions, font de la résistance linguistique et traduisent systématiquement dans leur idiome tous les mots étrangers ou modernes. C'est le cas, par exemple au Québec, qui lutte contre l'envahisseur de paysage audiovisuel anglophone ; c'est aussi le cas en Belgique flamande envers le néerlandais. En France, (*et en dehors de périodes de forte démagogie aussi appelées 'Toubonites'*) nous avons une Académie qui veille au bon aloi des expressions idiomatiques et qui incorpore chaque année des mots incontournables dans le concert contemporain de provenance internationale. Ces mots, d'origine étrangère, deviennent des mots français à part entière : le web est un exemple actuel, le bistro est le même phénomène plus vieux d'un siècle.

Aujourd'hui combien de français font le lien avec la signification originale de la toile d'araignée anglaise pour le web et avec le Russe blanc, chauffeur de taxi parisien pressé (*mais ça c'est presque un pléonasme*), commandant son café dans un bar en s'écriant 'bouistro' (*vite! en russe*) pour être servi tout de suite ?

Sur ces considérations linguistiques et vaincus par la fatigue de la journée, nous nous écroulons vers 21h30 dans un sommeil que j'ose espérer réparateur.

\*

\* \*

Je suis tiré de mon sommeil par un remue-ménage conséquent provenant de la cuisine. J'ai l'impression qu'il est quatre heures du matin ; en fait, je n'ai dormi qu'une heure. De nouvelles silhouettes se dessinent en ombres chinoises contre le mur. La lueur du réchaud à kérosène projette des images difformes et un peu inquiétantes. L'une est longiligne, l'autre est trapue. De longs cheveux raides prolongent la silhouette linéaire. Une couronne crépue tasse la silhouette ramassée. Deux voix nouvelles émanent de ces ombres,

l'une est rocailleuse et prononce des mots tantôt en anglais tantôt en espagnol, mais toujours avec un fort accent indien. L'autre est aiguë, aérienne. Les mots prononcés sont énergiques, proférés sous forme d'ordres dans un anglais qui fleure bon la Douce France. Martine Lherbier ! Ca ne peut être qu'elle.

Je m'extirpe de ma couche et me dirige, titubant dans la pénombre, vers les ombres sur le mur. J'écarte le rideau et le constate avec stupeur que si cette femme est réellement Martine Lherbier, je suis pour ma part le Roi des Imbéciles. Je cherche un mot pour définir ce que je vois.... Ah oui, Gasp ! Une splendide jeune femme brune aux cheveux longs et à la peau mate me considère d'un œil vert et cynique à la fois. 'C'est vous LE Valentin Rossi dont on m'a parlé. Je m'attendais à mieux !' m'apostrophe t'elle. Evidemment, ça calme. Une rapide introspection me permet de réaliser que, certes je suis en calbar, certes je ne suis pas rasé de 5 jours, certes je suis froissé de la tête aux pieds, coiffure pétard incluse, mais tout de même, moi, elle parle de moi. Moi, moi ! Je rajoute au triste tableau décrit ci dessus une mine déconfite et inspirée style 'Lou Ravi' (*pour les non-initiés, ça se prononce ravi et c'est un des santons de la crèche qui garde constamment les bras en l'air et la mine joyeuse pour fêter l'arrivée du Petit Jésus*). Sous la rudesse du coup et l'effort de concentration, j'ai involontairement placé la cerise sur le gâteau en me grattant nonchalamment la fesse droite, comme ça, machinalement.

- 'Vous comptez vous gratter en me dévisageant toute la nuit ?'
- 'Excusez-moi. Je suis effectivement le piètre Valentin Rossi dont on vous a parlé. En revanche, vous ne ressemblez absolument pas à la vieille bique de Martine Lherbier que j'avais imaginée.'
- 'Et gentleman avec ça ! On vous apprend à parler aux femmes civilisées dans votre tribu ?'
- 'A peine. On nous apprend plutôt à couper la langue aux vipères.'

Il est des moments dans la vie, où le talent de communication des individus brillants (*ou supposés l'être*) est battu en brèche par le ressenti et la réaction épidermique. Je connais souvent cette limite qui me procure la joie de me faire des amis partout. Je l'ai déjà dit, je ne suis pas de bonne humeur au réveil, surtout avec aussi peu de sommeil. Alors quand on m'agresse...

- 'Je comprends pourquoi Gabrielle a insisté pour envoyer une femme avec vous. La synergie des compétences... elle réfléchit et vous mâchez votre chewing-gum ?'
- 'C'est exactement ça, et en plus elle m'évite de perdre mon temps avec des dindes.'

Après un dernier regard chargé d'électricité je retourne à mon lit de camp ruminer ma colère.

Ca commence bien ! Et il va falloir supporter cet engin pendant tout le reste du voyage ?

Quelques minutes après cette altercation, l'homme à la silhouette trapue s'approche de mon lit.

- 'Monsieur Rossi ! Vous dormez ?'

Je réprime une forte envie de lui répondre 'non, je fais du ski nautique', mais le ton de sa voix est aimable (*sans l'accordéon*). Je décide de lui donner une chance et je réponds

- 'Vous êtes Pablo ?'
- 'Si ! Je voulais vous parler avant demain. Je ne suis pas sûr que nous serons encore là longtemps. Il faut faire vite. Venez me rejoindre dans l'enclos. Il faut que je vous parle.'
- 'OK, dans dix minutes.'

J'ai remis mes jeans et chaussures et j'ai attrapé une couverture pour couvrir mes épaules. Dehors il fait une température à ne pas mettre un zancudo dehors (*ou alors avec une polaire fourrée*). Vous me direz, dedans ce n'est guère mieux. Pas l'ombre d'un chauffage, mis à part la maigre chaleur du réchaud à kérosène. Mais revenons à nos lamas et sortons rejoindre Pablo.

- 'Señor Valentin ? Estoy aqui.'
- 'Alors que ce passe t'il Pablo ? Où diable êtes-vous allé avec Martine Lherbier.'
- 'C'est terrible, Señor, mais je ne peux rien vous dire. Juste Madame Lherbier est une mauvaise femme et elle profite du voyage que votre agence lui offre pour faire du trafic. Elle me tient avec ses amis par rapport à un de mes fils qui vit à Arequipa. Si je parle, il est fichu.'
- 'Pablo ?' La voix métallique de Martine Lherbier résonne à l'entrée de l'enclos.

Un réflexe me fait m'accroupir derrière le petit mur de pierre. Je suis coi tel une carpe que l'on aurait affublé d'une couverture. Ma position me permet de jouir d'une vue imprenable sur la scène. Elle me permet aussi d'emplir mes narines du délicat fumet de crottin d'âne, spécialité péruvienne des hauts plateaux, dont je badigeonne allégrement mes chaussures.

- 'Qu'est-ce que vous foutez dans l'enclos ? Ce n'est pas encore prêt ? On part dans un quart d'heure', siffle la furie dont les yeux, dans le noir lancent des éclairs.
- 'Mais ce n'est pas raisonnable. Les bêtes sont exténuées et les hommes aussi. Avec la charge que vous leur faites porter, ils ne pourront pas remonter le canyon à Cabanacondé. Il faut attendre le matin'.
- 'Il n'en est pas question. On m'attend à midi à Chivay. Et vous savez ce qu'il peut se passer si vous ne faites pas ce qu'on attend de vous'.
- 'Si, si ! mais je vous assure qu'on ne pourra pas y arriver dans cet état. En partant à 6 heures et en marchant sans s'arrêter, on peut arriver à Cabanacondé vers 15 heures. Vous téléphonerez...'
- 'Bon, puisqu'il n'y a que des larves dans ce pays nous partirons demain matin mais départ à 5 heures, dit-elle en retournant vigoureusement à l'intérieur de la maison.'

Et voilà ce qu'il arrive quand une DRH pète les plombs ! Elle vient 'déherrachiser' les pauvres péruviens qui n'en demandent certainement pas tant. Mais je vous dis ça sur le ton de la plaisanterie. Le problème est certainement autre. Cette nana est plus proche de Demi Moore dans 'G.I. Jane' que de Mélanie Griffith dans 'Working Girl'. *(Bon d'accord, je suis, moi aussi, pour le respect de l'exception culturelle française dans le cinéma, mais c'est difficile de trouver une actrice aussi bodybuildée d'un côté et aussi caricaturalement 'executive' de l'autre dans le cinéma français -si miraculeusement épargné, mais pour combien de temps-. Je n'entrerai pas tout de go dans ce débat car je suis dans une situation plus qu'inconfortable ; mais vous ne perdez rien pour attendre.)*

Pablo m'interpelle sotto-voce

- 'C'est ce que je vous disais ; C'est une femme dangereuse et inconsciente. Mais je dois rentrer car si elle me surprend ici ça va mal se passer pour ma famille. Un dernier conseil. Méfiez-vous de Lopez', dit-il en suivant Martine Lherbier à l'intérieur.

Je suis sur le cul. Enfin, on va dire de façon plus littéraire : je suis tout ébaubi. Je n'en crois, ni mes yeux, ni mes oreilles, ni quoi que se soit d'autre d'ailleurs.

Je suis encore accroupi dans ma crotte de mule tout à ma réflexion, quand surgit brusquement une tête blonde et hirsute. Mimi.

- 'Ta Maman ne t'a jamais expliqué qu'il fallait baisser ton pantalon pour faire ta crotte ? Qu'est-ce que tu fous Valentin ? C'est qui la furieuse qui crie depuis une heure à l'intérieur ? J'ai sommeil et je n'arrive pas à dormir avec toute cette pagaille. En plus il fait un froid de canard. Tu viens ou tu reste dans le crottin exprès pour te réchauffer ? Dans ce cas tu restes loin pendant tout le voyage parce que moi grmb! grmb!' finit-elle par dire en rentrant à son tour.
- 'J'arrive, je vais t'expliquer'

A l'intérieur, tout est calme, si l'on excepte les ronflements de Lopez. Je m'approche du lit de Mimi pour la tenir au courant de la tournure des choses quand le rythme régulier de sa respiration et son visage détendu me confirme ce que je pense depuis le début du voyage :

Quel drôle de petit bout de bonne femme !

Elle vient vider sa glande à venin sur moi dans l'enclos pour mieux se rendormir illico à peine couchée, soulagée. Bienheureuse Mimi.

Je me couche donc, avec le maximum de délicatesse que vous pouvez imaginer lorsqu'on enlève des chaussures pleines de crottin assis sur un lit de camp en toile et en bois, qui grince plus qu'une chanteuse de Fado. Quelques gémissements agacés bien que remplis de sommeil me font hâter la manœuvre et me voilà maintenant allongé pour ce qui devrait être une longue nuit écourtée.

Je m'explique :

Pas question de rater Martine Lherbier lorsqu'elle partira avec sa petite troupe à 5 heures du mat'.

J'ai été embauché pour l'accompagner, je l'accompagnerai, que ça lui plaise ou non. Je gamberge comme un fou autour de ce puzzle incompréhensible, c'est une autre raison pour rester éveillé. A quel genre de trafic peut bien se livrer Martine Lherbier ? J'ai déjà rencontré des clients qui confondent voyage de repérage et villégiature aux frais de la princesse, mais à ce point ! Et comment Pablo a t'il pu aider Martine ? Pour faire quoi exactement ? Et pourquoi son fils ?

Lopez, enfin, avec ses ronflements, complète la panoplie du parfait insomniaque. A propos, pourquoi faut-il que je me méfie de ce gras double ? Et pourquoi Mimi fait-elle du monokini sur le bord de la piscine de l'Hostal del Puente provoquant une émeute alors que je l'attends, juché sur mon lama, abrité par mon grand parapluie à pois rouge, accompagné du Señor Météo local en train d'essayer de faire tomber le maximum de crottin des semelles de mes chaussures sans en mettre sur le pelage du lama qui entre temps est devenu un fox terrier à poils dur qui me tape sur les cuisses avec sa queue de crocodile. Je me réveille en sursaut. Mimi est au bord de mon lit de camp. Elle a posé ses affaires sur mes jambes et me tapote les jambes en me disant :

- 'Valentin, réveille-toi ! Ils sont tous partis. Qu'est-ce qu'on fait ?'

Semblable à Candeloro dans la pirouette plus que dans l'éclat d'intelligence qui brille dans le regard, je me lève d'un bond en m'écriant :

- 'Quoi ! Ils sont partis ? Tous ? Et que fait-on ?'

J'ai essayé de ruser en changeant l'intonation pour faire plus vrai, pour faire croire que je suis réveillé. En réalité, je dors toujours et je n'ai qu'une envie c'est de dormir encore.

Mais qu'on me laisse tranquille, pour une fois ; Qu'on me foute la paix, j'étais si bien sur mon fox terrier !

\*

\* \*

Je me ressaisis finalement pour constater, une fois de plus, combien je puis être vain. Je m'étais pourtant promis de ne pas les laisser filer. Ce sont peut-être les ronflements perfides de Lopez qui ont eu raison de ma veille. Peut-être mon subconscient m'a t'il placé en état de sommeil pour ne plus avoir à les subir.

Peut-être est-ce là qu'il fallait que je me méfie de l'homme. Que dis-je de l'homme, du bougre, si l'on en juge par les braiments émis en guise de ronflements, fruits probables du mimétisme, conséquence inévitable de la cohabitation.

Je laisse là ces considérations Darwinistes pour mettre en branle notre départ. Mais, comme dirait l'arrière-grand-oncle, avant de sortir, il faudra bien me couvrir. Réfléchissons. G.I. Jane est partie avec Pablo, ses fils, Lopez et les ânes. Il est 6h30. Nous sommes tous les deux ; sans âne et avec les sacs à porter, nous avons peu de chance de les rattraper.

Constatant notre désarroi Antonio intervient.

- 'J'ai parlé avec Pablo. Il va passer par Moleta à cause des mules. Ils en auront pour au moins pour 9 heures. Il m'a dit de vous indiquer le chemin du Condor : en coupant par la route de Cosnirha, vous pouvez être à Cabanacondé en 7 heures.'

- 'Il n'est pas trop vertigineux, dis-je malgré moi à voix basse sans penser que Mimi ne capte pas la v.o. de toute façon'

- 'Non, dans ce sens ça va. C'est raide à la montée, mais tant qu'on ne se retourne pas tout va bien. Par contre, il faudra emporter beaucoup d'eau, parce qu'il n'y en a pas une seule goutte sur le chemin et le paysage est vraiment très aride'.

- 'Parfait, nous partons tout de suite', dis-je plein d'entrain.

- 'Non, mangez un bon petit déjeuner solide avant, vous aurez besoin de toutes vos forces.'

Je soupçonne le commerçant de vouloir nous fourguer une dernière prestation mais considérant la pertinence de sa remarque j'accepte. De toute façon, vu le prix du petit déj, on ne ruinera pas Atlantimed sur ce coup là ! On risque plus de ruiner nos papilles. J'ai relaté l'essentiel de mon entretien à Mimi, en omettant, bien évidemment les passages délicats. 7 heures de marche forcée en grimpette sévère, elle est ravie. Le soleil est franchement levé quand nous partons. Il est 7 heures. Nos chapeaux vissés sur nos bandanas, les parties exposées recouvertes de crème solaire, nous commençons par une agréable descente jusqu'à Cosnirha. Sur les indications d'Antonio, que j'avais pris soin de relever sur ma carte, nous bifurquons sur un sentier en lacets larges qui descend jusqu'à la rivière. Le pont ? Comment sera le pont ? Si Mimi me fait un nouveau refus d'obstacle je suis dans la mouise. Ayons confiance, soyons positifs. J'agrémente notre randonnée de commentaires légers sur les ruines incas que nous dépassons ; regrettant sincèrement l'éloquence d'Arturo pour nous expliquer le quoi et le qu'est-ce. Je travaille Mimi au corps, si je puis dire, car il serait plus juste de dire que je la travaille au moral. Le principe est simple, vieux comme le monde, je flatte et j'encourage pour obtenir un résultat en l'occurrence tout à fait ponctuel : le franchissement sans encombre ni délai de la rivière.

Donc Mimi est forte, indépendante, au-dessus de ces considérations idiotes et réservées aux petites dindes qui ont peur de bêtises telles que des planches disjointes... hein, franchement !

Nous arrivons à la rivière.

Gloria et alléluia. Un pont. Un vrai pont. En pierre. Massif. Beaucoup mieux que celui de l'aller.

Nous le franchissons d'un pas allègre, sans même prêter cas. C'est un pont inca, en dos d'âne, visiblement réaménagé depuis peu, à voie unique et doté de marches relativement étroites. Je comprends mieux la réflexion d'Antonio à propos du choix d'itinéraire de Pablo et des mules. Une autre constatation s'impose quand nous arrivons au pied de la falaise, de l'autre côte de la rivière. Je pèse mes mots. C'est une falaise. Elle semble monolithique et nous avons du mal à imaginer qu'un chemin puisse la gravir. Et pourtant. Nous suivons le tracé des centaines de péruviens qui l'ont déjà emprunté et nous commençons l'ascension.

Il est 10h du matin et le soleil s'en donne à cœur joie. Les lacets sont logés dans les anfractuosités de la falaise, serrés, courts et étroits. Ca monte dur. J'ai laissé Mimi passer devant moi pour deux raisons qui me semblent essentielles : Je limite l'angle de vision quand Mimi se retourne et j'apporte un confort indéniable en termes de limitation de l'effet de vertige.

Je vous ai déjà parlé des talents callipyges de ma compagne de voyage ! La façon dont Mimi porte son short, là, juste devant mes yeux, constitue un excellent renfort à ma propre motivation. Le paysage environnant a beau être grandiose il n'arrive pas à la cheville de ce spectacle là. Quand l'effort devient conséquent, la motivation s'émousse. Il faut puiser dans la nature les forces qui font tout de même avancer. Je vous le confesse (*et il n'y a pas de contrepèterie*) je laisse mon côté animal s'exprimer et mon côté onirique s'envoler, certes timidement, par la contemplation et l'imagination. Moi Tarzan, toi Jane, bonjour.

Après quelques arrêts pour nous désaltérer et pour reprendre mon souffle (*non, Mimi, ça va, pas besoin !*) nous arrivons sur le rebord du plateau vers 13h.

Belle montée ! Et sacré bon rythme. Nous cheminons maintenant en bordure du canyon, vers Cabanacondé et qu'elle n'est pas notre joie d'apercevoir la petite caravane de Pablo et Martine à une bonne heure en dessous de nous, encore dans le canyon. Nous hâtons encore un peu le pas pour arriver à l'hôtel Valle del Condor à temps pour prendre une collation et une douche bien méritées avant que les autres n'arrivent.

On ne sait jamais, avec l'autre 'tonta', comme dirait Jean-Baptiste, mon ami cabouleur de Bogota.